à l'usage des établissements d'instruction, etc. (1870, in-8°, avec figures).

JAMMABO s. m. (ja-ma-bo — mot japonais qui signifie *montagnard*). Hist. Membre d'une société ou d'une espèce de secte religieuse, instituée au Japon vers l'époque où les ordres monastiques s'introduisirent en Europe, et dont le fondateur paraît être un cénobite japonais nommé Gienno-Gioca.

— Encycl. Une des règles de l'institut des *jammabos* leur fait un devoir de combattre pour le service des *Camis*, divinités secondaires du Japon, et pour la conservation de leur culte. Ils se sont divisés en plusieurs branches, dont les deux principales sont les *Tosanfaites* et les *Fonsanfaites*. Autrefois, avant que la règle se fût relâchée, les premiers devaient faire un pèlerinage à la montagne de Fitcoosan, que bordaient de tous côtés d'affreux précipices. Malheur à celui qui n'aurait pas eu la conscience bien nette! car, dès qu'il approchait de cette montagne, le diable s'emparait de lui et l'emportait on ne sait où. Les seconds avaient pour règle de visiter chaque année le tombeau de leur fondateur, situé sur une montagne escarpée, également environnée d'abîmes, au fond desquels une force invisible poussait ceux qui avaient offensé les Camis. Aujourd'hui, ces fameux pèlerinages sont à peu près abolis, et la Société des *jammabos* est bien déchue de son antique splendeur; ils ne font plus guère que mendier autour des temples, pour ne pas perdre tout à fait leur caractère religieux, et ils cherchent à exciter la curiosité au moyen d'une foule d'jongleries.

Les *jammabos*, en gens avisés qui ont plusieurs cordes à leur arc, joignaient à leur industrie de mendiants celle de médecins. « Le peuple, dit Noël (*Dictionnaire de la Fable*), a d'autant plus de confiance dans leur art, que ce ne sont point des remèdes naturels qu'ils emploient pour la guérison des maladies. Pendant que le malade fait un rapport exact de ce qu'il éprouve, le *jammabo* trace sur un papier certains caractères analogues au tempérament du malade et à la nature de la maladie. Il place ensuite cette espèce de mémoire sur l'autel de sa divinité favorite et pratique des cérémonies mystérieuses qui, selon lui, donnent à ce papier une vertu médicinale; après quoi il broie ce papier en forme plusieurs petites pilules, qu'il prescrit au malade de prendre tous les matins à jeun. L'usage en exige quelque préparation. Il faut, avant de les prendre, que le malade boive un verre d'eau de rivière ou de source, et le *jammabo* a soin de marquer si c'est au nord ou au sud qu'on doit puiser cette eau. Les *jammabos* sont les médecins des maladies désespérées, et l'on n'a guère recours à leurs pilules que lorsque tout autre remède s'est trouvé sans effet. »

JAMMA-LOCON, enfer indien, d'où, après avoir subi des châtiments d'une certaine durée, les âmes reviennent au monde pour y animer le premier corps où elles peuvent entrer.

JAMNIA, ville des Philistins, près de la mer intérieure, aujourd'hui *Jamia*.

* **JANET** (Paul), philosophe français. Les derniers ouvrages qu'il a publiés sont : le *Cerveau et la pensée* (1866, in-12); *Éléments de morale* (1869, in-12); *Petits éléments de morale* (1870, in-12); les *Problèmes du XIXe siècle, la politique, la littérature, la science, la philosophie, la religion* (1872, in-8°); le *Matérialisme* (1874, in-8°); *Philosophie de la Révolution française* (1875, in-12); les *Causes finales* (1876, in-8°). M. Janet, un des défenseurs les plus éloquents de la philosophie spiritualiste, compte parmi les professeurs qui font le plus d'honneur à l'Université par le libéralisme et l'indépendance des idées. C'est un esprit extrêmement ouvert et compréhensif, très-épris de la liberté et de la dignité humaines, un critique sagace qui apporte dans le jugement des doctrines qu'il discute un sens droit, exempt de passion et de parti pris. Depuis 1876, il fait, dans le journal le *Temps*, une revue du mouvement philosophique, laquelle est très-appréciée. M. Janet a fait des cours très-suivis à l'École libre des sciences politiques. Chevalier de la Légion d'honneur en 1860, le savant professeur a été promu officier en février 1877.

JANGU-MON, nom d'une divinité qu'adorraient les anciens habitants de la Bourgogne.

JANICEPS s. m. (ja-ni-sèps). Tératol. Monstre à deux têtes dont la face est tournée en sens opposé.

JANIDE s. m. (ja-ni-de — rad. *Janus*). Mythol. Descendant de Janus : *Les* JANIDES *prédisaient l'avenir par l'inspection des peaux des victimes.*

JANIN (Jules-Gabriel), littérateur et critique français. — Il est mort à Passy le 20 juin 1874. Au mois de septembre 1873, il avait cessé d'écrire, dans le journal des *Débats*, le feuilleton dramatique auquel il devait sa réputation. La maladie l'empêchait de suivre les théâtres et le retenait dans son chalet de Passy. Il conserva néanmoins jusqu'à la fin sa verve infatigable et sa tournure d'esprit fantaisiste. Jules Janin avait l'art de parler de tout et sur tout, beaucoup d'ingénuité et des procédés de style tout à fait à lui. Mais, contrairement à l'idée reçue, celui qu'on se plaisait à appeler « le prince des critiques » manquait absolument d'esprit critique. Vainement on chercherait dans ses innombrables feuilletons dramatiques des vues neuves, ingénieuses ou profondes, des jugements sérieusement motivés. Il était constamment à côté du sujet, et on le voyait sans cesse se perdre dans des digressions frivoles. Comme l'a fort bien dit M. Scherer, il fut « le père de la variation sans fin sur un thème absent, le patron des écrivains qui se croient amusants parce qu'ils ne prennent rien au sérieux. » Outre les ouvrages que nous avons cités, on lui doit : la *Comtesse d'Egmont* (1855, in-32); *Ovide ou le Poète en exil* (1858, in-18); le *Sorbonne et les gaxetiers* (1867, in-32); le *Bréviaire du roi de Prusse* (1868, in-32); l'*Almanach de la littérature* (1852-1869, 17 vol. in-8°); *Vinterné* (1869, in-12); *Lamartine* (1869, in-12); *Petits romans d'hier et d'aujourd'hui* (1869, in-12); les *Révolutions du pays des Gagos* (1869, in-80); le *Crucifix d'argent*, nouvelle (1870, in-40); le *Livre* (1870, in-80); *Alexandre Dumas* (1871, in-12); *Discours de réception à l'Académie française, prononcé le 9 novembre* 1871 (1871, in-8°); la *Muette* (1871, in-12); *François Ponsard* (1872, in-12); la *Dame à l'œillet rouge* (1874, in-4°); *Paris et Versailles il y a cent ans* (1874, in-8°), en collaboration avec A. de La Fizelière, etc. M. Piédagnel, qui fut longtemps secrétaire de Jules Janin, a publié, sous le titre de *Jules Janin*, 1804-1874, avec portrait à l'eau-forte (1874, in-12), une intéressante biographie du feuilletoniste des *Débats*. M. de La Fizelière a publié les *Œuvres diverses de Jules Janin* (1876, in-18) et une notice bibliographique, *Jules Janin et sa bibliothèque* (1874, in-80). Mme Janin a été nommée présidente de l'Huet, est morte au mois d'août 1876. Par son testament, elle a légué à l'Académie française une somme de 20,000 francs destinée à la fondation d'un prix triennal de 3,000 francs en faveur de l'auteur de la meilleure traduction française d'un ouvrage latin. Elle a également légué au lycée de Versailles une rente de 1,000 francs pour la création d'une bourse. Quant à la bibliothèque de Jules Janin, elle n'a point été léguée, comme on l'a dit, à l'Académie française. L'envoi en a été fait, depuis 1876, à l'hôtel des commissaires priseurs le 16 février 1877.

JANINA (Olga DE), pianiste russe, née dans l'Ukraine en 1849. Elle reçut de bonne heure, se mit à voyager et reçut des leçons du célèbre Franz Liszt. A la fin de l'année 1872, elle se rendit à Paris, où elle se fit entendre dans des concerts. Elle attira ensuite l'attention. Comme son maître, elle montra dans son jeu plus de fougue que de goût. Mme Olga de Janina, avide de conquérir la réputation, employa un moyen qui échoua rarement. Elle publia, sous le titre de *Souvenirs d'une Cosaque* (Paris, 1874, in-12), un livre qu'elle signa du nom de **Robert Franz** et dans lequel elle raconta ses relations avec le célèbre abbé Liszt. Cet ouvrage autobiographique fit grand bruit par les révélations plus ou moins véridiques qu'il contenait, et Mme Olga de Janina se vit en possession de cette notoriété qu'elle cherchait avec tant d'ardeur. On vit alors paraître sans nom d'auteur : *Souvenirs d'un jeune réfugié russe* Souvenirs d'une Cosaque (Paris, 1874, in-12), sorte de réfutation du livre de Mme Olga de Janina; puis le *Roman du pianiste et de la Cosaque* (1875, in-12), publié par Franz Liszt à la suite duquel le maître a bien voulu déclarer que le livre de Mme Olga de Janina n'était pas de lui. Enfin, on a publié : *Chatimeau, caractères qualitatives et quantitatives, guide pratique à l'usage des ingénieurs, minéralogistes, etc.* (1875, in-16), etc.

JANIÈRE s. f. (ja-niè-re — rad. *jan*). Lieu planté de jan ou ajonc, en Normandie.

JANSÉNIEN, ENNE adj. (jan-sé-ni-ain, è-ne). Qui a rapport aux jansénistes ou à leurs doctrines.

JANSSEN (Jules), savant mathématicien français, né à Paris le 22 février 1824. Ses parents le destinaient à la peinture, mais Jules Janssen ne tarda pas à abandonner la palette pour se consacrer à l'étude des mathématiques, vers laquelle il se sentait attiré par un penchant irrésistible, et qui lui fit conquérir bien vite ses grades universitaires. En 1853, il fut reçu licencié ès sciences mathématiques. L'année suivante, il obtint la suppléance de plusieurs cours de sciences au lycée Charlemagne. En 1860, il acquit le titre de docteur ès sciences physiques, après avoir brillamment soutenu une thèse sur la vision. De 1865 à 1871, M. Janssen professa un cours de physique générale à l'École spéciale d'architecture.

Voici, par ordre de date, les récompenses académiques qui lui furent accordées : En 1865, il fut élu membre titulaire de la Société philomatique, en remplacement de M. Foucault; la même année, il obtint, pour ses travaux d'optique, la récompense de 1,500 francs sur le prix Bordin. En 1868, l'Académie des sciences, sur la nouvelle de la découverte qu'il avait faite, pendant son voyage dans l'Inde, de la nature des protubérances solaires et de la méthode pour les étudier en tout temps, lui accorda le prix Lalande, et, par une décision qui était prise pour la première fois, elle en porta la valeur au quintuple.

M. Janssen a été chargé de nombreuses missions scientifiques, qui se trouvent énumérées dans une *Notice sur les travaux de M. J. Janssen*, publiée chez Gauthier-Villars : 1857-1858. Mission du ministre de l'instruction publique en Amérique. Dans ce voyage, il était chargé de divers travaux et particulièrement de la détermination de l'équateur magnétique sur la côte du Pérou. Ces travaux ne purent être achevés, par suite de fièvres et d'une dysenterie très-grave qui contracta dans les forêts vierges de la république de l'Équateur.

1861-1862. Mission du ministre de l'instruction publique en Italie. Études sur les raies telluriques du spectre solaire. L'Académie fit, sur cette mission, un rapport favorable au ministre et émit le vœu qu'elle fût continuée.

1864. Mission du ministre de l'instruction publique aux Alpes, pour la continuation des études sur les raies telluriques du spectre solaire. Ce travail obtint, au concours de 1865, 1,500 francs sur le prix Bordin.

1867. Mission du Bureau des longitudes pour l'observation de l'éclipse annulaire, à Trani (Italie).

1867. Mission du ministre de l'instruction publique à Santorin. Études optiques, magnétiques et topographiques sur ce volcan, alors en éruption.

1867. Mission de l'Académie des sciences aux îles Açores. Études magnétiques et topographiques de ces îles, en commun avec M. Ch. Sainte-Claire Deville, membre de l'Académie des sciences.

1868. Mission pour l'observation de l'éclipse du 18 août 1868, visible en Asie. L'observation de cette éclipse amena la découverte de la nature des protubérances et celle d'une méthode pour l'étude de ces phénomènes, en dehors des éclipses.

1870. Erection et surveillance d'observatoires météorologiques pendant le siége de Paris par l'armée prussienne (en commun avec M. le lieutenant-colonel Laussedat).

1870. Mission du ministre de l'instruction publique, sur la demande des sciences et du Bureau des longitudes, pour l'observation de l'éclipse du 22 décembre 1870, visible en Algérie. M. Janssen quitta Paris en ballon le 2 décembre, à six heures du matin. Il passa au-dessus de l'armée prussienne, traversa l'Ile-de-France, le Maine, la Bretagne et prit terre en Norvége. L'observation fut encore heureusement couronnée de succès, malgré un voyage aérien, il fit des observations scientifiques dont il rendit compte à l'Académie (séance du 28 mars), et il fit connaître un instrument, le *compas aéronautique*, qui permet de fixer à chaque instant sur la carte la position du ballon. Bérostat.

1871. Mission du ministre de l'instruction publique, de l'Académie, du Bureau des longitudes, en Asie, pour l'observation de l'éclipse totale du 12 décembre 1871. L'observation de cette éclipse permit à M. Janssen de constater une nouvelle et dernière enveloppe gazeuse du soleil, qu'il nomma atmosphère *coronale*. Pendant ce voyage, il

fit à cette époque une active propagande et fit des charges de distribuer des photographies de l'ex-prince impérial. Vers la même époque, il devint vice-président du Comité agricole de Chervé. Lors des élections du 20 février 1876, il posa sa candidature à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Segré. Dans sa profession de foi, il célébra, comme son père, les prétendus bienfaits de l'Empire, qui, disait-il, conduit la France sur le bord de l'abîme; il affirma qu'il avait « une égale tendresse pour la patrie et la liberté » et que, lors de la révision de la constitution, il réclamerait « le droit de nommer des candidats ne passa au premier tour de scrutin. Au scrutin de ballottage (5 mars), il fut élu député par 7,311 voix contre M. de Terves, légitimiste. Il alla siéger à la Chambre dans le petit groupe des bonapartistes. Il ne s'y fit guère remarquer que par des interruptions, et il vota toujours avec le parti de la réaction, excepté toutefois sur les questions cléricales. Aussi fut-il combattu par les cléricaux lors des élections du 14 octobre 1877. Il devint néanmoins le candidat officiel de M. de Fourtou, dont il approuvait la politique de réaction, et il fut réélu député à Segré par 10,581 voix contre 1,828 données à M. Robert, candidat républicain. A la nouvelle Chambre, il a voté contre la commission d'enquête parlementaire sur la majorité républicaine pour rechercher les abus commis par l'administration du 17 mai (15 novembre), pour le ministère de Rochebouët (24 novembre), etc.

* **JANVILLE**, bourg de France (Eure-et-Loir), ch.-l. de cant., arrond. et à 44 kilom. S.-E. de Chartres; pop. aggl., 1,239 hab. — pop. tot., 1,300 hab.

* **JANZÉ**, bourg de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. S.-E. de Rennes; pop. aggl., 1,599 hab. — pop. tot., 4,496 hab.

* **JANZÉ** (Charles, baron DE), homme politique. — A l'Assemblée nationale, où il avait été envoyé par 65,466 électeurs des Côtes-du-Nord le 2 juillet 1871, M. de Janzé siégea dans les rangs du centre gauche et parla, à ses diverses reprises, sur des questions de budget et d'impôt. Il appuya la politique de M. Thiers, passa à l'opposition après le 24 mai 1873, vota contre les propositions réactionnaires faites par le gouvernement de Broglie, pour les propositions Périer et Malleville, pour la constitution du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, le scrutin d'arrondissement, etc.

JANUALIEN adj. m. (ja-nu-a-li-ain — rad. *Janus*). Se disait de certains vers composés en l'honneur de Janus.

* **JANVIER DE LA MOTTE** (Eugène), administrateur français. — Après son acquittement par la cour d'assises de la Seine-Inférieure, le 4 mars 1872, la cour des comptes le condamna à restituer à l'État, solidairement avec Bourquignon, une somme de 106,194 francs (1875). Malgré le bruit considérable qu'avait fait son procès, M. Janvier de La Motte se porta candidat à la députation dans l'arrondissement de Bernay (Eure) le 20 février 1876. Dans sa profession de foi, il rappela qu'il avait servi l'Empire, pour lequel il avait conservé toutes ses sympathies, puis il déclara qu'il prêterait son concours au maréchal de Mac-Mahon et qu'à l'époque de la révision de la constitution il demanderait l'appel direct au peuple. Élu à une grande majorité, par 9,939 voix, il alla siéger à la Chambre dans le groupe des bonapartistes. M. Janvier de La Motte vota presque constamment avec la minorité, sans prendre part aux discussions publiques. Il s'abstint le 4 mai 1877 sur l'ordre du jour relatif aux menées cléricales, puis après le coup d'État parlementaire du 17 mai suivant, qui ressuscita le gouvernement de combat, il s'abstint, le 19 juin, lors du vote par les gauches de l'ordre du jour de défiance contre le ministère de Broglie-Fourtou. Le duc de Broglie, après la dissolution de la nation par les élections et celle d'une méthode pour l'étude de ces phénomènes, en dehors des éclipses.

1870. Erection et surveillance d'observatoires météorologiques pendant le siége de Paris par l'armée prussienne (en commun avec M. le lieutenant-colonel Laussedat).

1870. Mission du ministre de l'instruction publique, sur la demande des sciences et du Bureau des longitudes, pour l'observation de l'éclipse du 22 décembre 1870, visible en Algérie. M. Janssen quitta Paris en ballon le 2 décembre, à six heures du matin. Il passa au-dessus de l'armée prussienne, traversa l'Ile-de-France, le Maine, la Bretagne et prit terre en Norvége. L'observation fut encore heureusement couronnée de succès, malgré un voyage aérien de plus de cent heures. Pendant ce voyage aérien, il fit des observations scientifiques dont il rendit compte à l'Académie (séance du 28 mars), et il fit connaître un instrument, le *compas aéronautique*, qui permet de fixer à chaque instant sur la carte la position du ballon. Bérostat.

1871. Mission du ministre de l'instruction publique, de l'Académie, du Bureau des longitudes, en Asie, pour l'observation de l'éclipse totale du 12 décembre 1871. L'observation de cette éclipse permit à M. Janssen de constater une nouvelle et dernière enveloppe gazeuse du soleil, qu'il nomma atmosphère *coronale*. Pendant ce voyage, il fit à cette époque une active propagande et fit des charges de distribuer des photographies de l'ex-prince impérial. Vers la même époque, il devint vice-président du Comité agricole de Chervé. Lors des élections du 20 février 1876, il posa sa candidature à la Chambre des députés dans l'arrondissement de Segré. Dans sa profession de foi, il célébra, comme son père, les prétendus bienfaits de l'Empire, qui, disait-il, conduit la France sur le bord de l'abîme; il affirma qu'il avait « une égale tendresse pour la patrie et la liberté » et que, lors de la révision de la constitution, il réclamerait « le droit de nommer des candidats ne passa au premier tour de scrutin. Au scrutin de ballottage (5 mars), il fut élu député par 7,311 voix contre M. de Terves, légitimiste. Il alla siéger à la Chambre dans le petit groupe des bonapartistes. Il ne s'y fit guère remarquer que par des interruptions, et il vota toujours avec le parti de la réaction, excepté toutefois sur les questions cléricales. Aussi fut-il combattu par les cléricaux lors des élections du 14 octobre 1877. Il devint néanmoins le candidat officiel de M. de Fourtou, dont il approuvait la politique de réaction, et il fut réélu député à Segré par 10,581 voix contre 1,828 données à M. Robert, candidat républicain. A la nouvelle Chambre, il a voté contre la commission d'enquête parlementaire sur la majorité républicaine pour rechercher les abus commis par l'administration du 17 mai (15 novembre), pour le ministère de Rochebouët (24 novembre), etc.

* **JANVILLE**, bourg de France (Eure-et-Loir), ch.-l. de cant., arrond. et à 44 kilom. S.-E. de Chartres; pop. aggl., 1,239 hab. — pop. tot., 1,300 hab.

* **JANZÉ**, bourg de France (Ille-et-Vilaine), ch.-l. de cant., arrond. et à 26 kilom. S.-E. de Rennes; pop. aggl., 1,599 hab. — pop. tot., 4,496 hab.

* **JANZÉ** (Charles, baron DE), homme politique. — A l'Assemblée nationale, où il avait été envoyé par 65,466 électeurs des Côtes-du-Nord le 2 juillet 1871, M. de Janzé siégea dans les rangs du centre gauche et parla, à ses diverses reprises, sur des questions de budget et d'impôt. Il appuya la politique de M. Thiers, passa à l'opposition après le 24 mai 1873, vota contre les propositions réactionnaires faites par le gouvernement de Broglie, pour les propositions Périer et Malleville, pour la constitution du 25 février 1875, contre la loi sur l'enseignement supérieur, le scrutin d'arrondissement, etc.

Lors des élections des sénateurs inamovibles, il fut porté sur la liste des gauches et il échoua (décembre 1875). Le 30 janvier 1876, il se posa en candidat au Sénat dans les Côtes-du-Nord et fut soutenu par les républicains; mais la liste réactionnaire passa tout entière dans ce département. M. de Janzé renonça à briguer la députation le 20 février suivant, et il vécut dans la retraite. Lors des élections du 14 octobre 1877, M. Carré-Kérinouët ayant refusé, pour des raisons de santé, de demander le renouvellement de son mandat aux électeurs de l'arrondissement de Lannion, M. de Janzé consentit à le remplacer comme candidat républicain; mais il n'obtint que 7,876 voix, pendant que le candidat monarchiste, clérical et officiel, M. Veillet, était élu avec 10,876 voix. Outre les brochures de M. de Janzé que nous avons mentionnées, nous citerons : les *Finances et le monopole du tabac* (1869, in-8°); la *Transformation de Paris et la question du pot-au-feu* (1869, in-32); *Dix millions d'économie, suppression des receveurs généraux* (1870, in-8°); *Chemins de fer de l'Est* (1873, in-8°); *Des vérifications de pouvoir* (1876, in-8°), etc.

JAPAN, ancien nom du JAPON.

JAPHA ou **JAPHIA**, ville de la Palestine, dans la Galilée; aujourd'hui *Safet*.

* **JAPON** (EMPIRE DU). — Dans notre article sur le Japon (*Grand Dictionnaire*, t. IX), nous n'avons pu que mentionner rapidement les importantes transformations accomplies dans cet empire. Or, l'impulsion donnée par le mikado ne s'est point ralentie, bien au contraire, et depuis 1872, époque à laquelle fut rédigé notre premier article, le Japon a parcouru dans la voie où il était entré en 1868. Des réformes très-sérieuses, qui dépassent ce qu'indiquées il y a six ans, ont été accomplies dans l'organisation politique, les lois et les mœurs du pays.

Au moment où nous prenons notre récit, le mikado continuait, en dépit des efforts faits par les anciens nobles ou daïmios, d'implanter dans son royaume la civilisation européenne. Après avoir, par un coup de force hardi, supprimé la féodalité et enlevé leurs possessions aux anciens maîtres du sol, il leur avait alloué d'assez fortes pensions, mais, si élevées que fussent ces compensations, elles étaient loin d'atteindre le chiffre des revenus supprimés, et un nombre de daïmios se retirent dans leurs anciens domaines, entraînant avec eux plusieurs officiers supérieurs de l'armée. Ils ne tardèrent point à rallier une foule de mécontents parmi leurs anciens vassaux, et, sans lever surle-champ l'étendard de la révolte, ils la préparèrent de longue main.

Vers la fin de 1873, une lutte très-vive eut lieu dans le sein du conseil suprême; il s'agissait, en apparence, de savoir si l'on ferait, ou non, une expédition contre la Corée; mais, en réalité, étaient les lettres venues du Japon à cette époque, les partis en présence se divisaient sur la question même des grandes réformes accomplies ou projetées.

Ceux qui se disaient partisans d'une guerre en Corée n'étaient, à vrai dire, que les défenseurs de l'ancien régime et avaient choisi pour faire échec à leurs adversaires, une question étrangère au véritable objet de la lutte. Leurs adversaires, tout en acceptant en principe le plan des réformes proposées, demandaient qu'on procédât avec une sage lenteur et qu'on ménageât autant que possible les situations acquises.

Les partisans de la guerre furent battus dans les conseils de l'État, et leurs adversaires, profitant de la victoire, réussirent à leur enlever les hautes positions qu'ils occupaient. Le ministère (novembre 1873) fut renversé et remplacé par un cabinet dont le chef reconnu fut M. Iwakoura, qui rentrait précisément d'une grande tournée en Europe.

Cette modification fut le signal de la lutte; les hauts fonctionnaires dépossédés se retirèrent dans leurs provinces et quelques-uns d'entre eux prirent ouvertement la tête du mouvement. Le sud de l'empire vit se lever une foule de bandes plus ou moins bien armées et commandées, qui se ruèrent sur les bureaux occupés dans les provinces par les délégués de l'administration centrale. Les caisses publiques furent pillées. Les révoltés ne s'entendaient point d'ailleurs entre eux et ne semblaient point avoir de programme commun. La lettre à laquelle nous empruntons ces détails dit, en effet, que les uns demandaient le renvoi d'Iwakoura, les autres une expédition contre la Corée. Des troupes nombreuses avaient pris pour signe de ralliement le renvoi des étrangers et le retour aux anciens usages.

La révolte prit rapidement des proportions inquiétantes, grâce au peu d'énergie du nouveau cabinet, auquel les partisans de la guerre contre la Corée créaient des embarras avec la Chine, paralysant ainsi son action à l'intérieur. Iwakoura hésitait, au début, à prendre des mesures énergiques contre les rebelles, et la tentative d'assassinat dont il avait été l'objet quelques jours après son arrivée au pouvoir semblait l'intimider. Il se décida enfin à saisir le conseil d'Etat de la question, et une expédition contre les rebelles fut résolue après une longue délibération. Le ministre de l'intérieur Okubo partit pour le Sud avec un corps d'infanterie de marine et quelques vaisseaux cuirassés. Au commencement de 1874, quelques escarmouches eurent lieu entre les troupes régulières et les bandes insurgées; partout ces dandes furent battues. Le 1er mars 1874 eut lieu une véritable bataille; les rebelles, mal commandés et mal armés, ne purent tenir contre l'armée japonaise, pourvue d'excellents fusils et de quelques pièces de canon, et commandée à l'européenne. La déroute des insurgés fut complète, et, le lendemain, ce qui avait échappé au massacre vint faire sa soumission. La ville de Saga, centre de l'insurrection, fut abandonnée par les révoltés et réoccupée sans coup férir par les troupes régulières. Les quelques bandes peu nombreuses qui avaient pris la fuite furent poursuivies par un petit corps d'armée commandé par un oncle du mikado. Le chef des insurgés fut pris et la révolte étouffée, au moins en apparence.

Le gouvernement du mikado était à peine sorti de ces embarras qu'une affaire qui menaçait d'être très-grave, car elle pouvait conduire à une guerre entre le Japon et la Chine, vint réclamer toute son attention. Nous voulons parler de l'expédition contre les naturels de l'île Formose.

Un document officiel, publié par le gouvernement du mikado le 22 mai 1874, nous permet de donner ici quelques renseignements sur les motifs qui ont déterminé l'expédition de Formose. Il résulte de cette pièce qu'en 1871 cinquante Japonais, ayant fait naufrage sur les côtes de l'île en question, ont été massacrés par les naturels. En réparation de cet outrage, le Japon a adressé au gouvernement chinois, duquel relèvent, officiellement du moins, les naturels de Formose, d'en réprimer les crimes dont on se plaignait avec raison. Le gouvernement chinois, qui se renfermait avec une jalouse sollicitude dans son isolement, répondit que les crimes dont se plaignait le Japon étaient consommés en dehors de ses frontières, que les naturels de Formose, qu'il désignait sous le nom de sauvages, n'étaient point soumis à son autorité, et qu'il ne pouvait être responsable des méfaits de barbares qui lui étaient constamment en lutte contre elle. Le Japon prit alors les mesures nécessaires pour débarquer sur la côte de Formose un contingent assez fort pour châtier les naturels. L'expédition ne put se mettre en route que vers le mois de mai 1873, et, à peine arrivés à destination, les Japonais eurent à lutter contre les insulaires, qui furent battus en plusieurs rencontres et finalement se réfugièrent dans les parties inaccessibles de l'île. Quelques tribus du littoral firent leur soumission.

La Chine laissa faire tout d'abord; mais l'occupation de Formose se prolongeant trop à son gré, elle fit savoir au général japonais qui commandait l'expédition de Formose que cette île appartenait à la Chine depuis plus de trois cents ans et que le gouvernement de Pékin avait seul qualité pour châtier les assassins des matelots japonais. Le mikado ainsi que l'échange entre la Russie et le Japon des îles Curiles contre les îles Sakhalin fut présenté par les adversaires du mikado comme une cession de territoire arrachée à la terreur qu'inspirait l'empire moscovite.

La révolte couva longtemps, entretenue par les réformes audacieuses entreprises sous l'inspiration des conseillers du mikado. Ces réformes lésaient nécessairement quelques privilégiés, mais étaient faites au grand profit du pouvoir central et aussi du plus grand nombre. Malheureusement, si, dans les villes, où se trouvent, au Japon comme ailleurs, une masse intelligente, on saisissait la portée des réformes et les avantages qu'en pouvait tirer le pays, dans les campagnes, où le fanatisme domine, on se révoltait à la pensée d'abandonner les vieux usages, et la crainte de l'inconnu faisait regretter le despotisme des daïmios. De plus, ces chefs dépossédés conservaient sur les populations ignorantes un reste de pouvoir moral et en usaient pour fomenter des troubles contre le pouvoir central et son nouveau agents.

En 1876, des révoltes partielles eurent lieu dans l'ouest de l'empire; elles furent assez rapidement comprimées. Mais, l'année suivante, les nobles du Sud, profitant du mécontentement que soulevait la perception des impôts sur la propriété foncière, organisèrent dans leurs landes un grand nombre de petits propriétaires, pillèrent les caisses publiques et menacèrent les agents du fisc.

Le centre de l'insurrection fut l'île Kiou-Siou, située dans le sud de l'empire. Le gouvernement central fit de grands préparatifs pour se débarrasser une fois pour toutes des rebelles; mais, soit qu'il n'eût point grande confiance en ses agents inférieurs, soit qu'il craignît la désertion de quelques-uns de ses généraux, il ne put procéder que lentement, et, quand l'armée régulière aborda l'île Kiou-Siou, les révoltés étaient nombreux et bien armés. A leur tête figurait le général Hiogo, celui-là même qui avait été chargé par le gouvernement du mikado de diriger l'expédition contre Formose. Cet officier, bien que comblé d'honneurs et de richesses par le mikado, s'était joint aux rebelles et réclamait le retour aux anciens usages, et notamment le droit pour les nobles de marcher armés de deux sabres et suivis d'un nombreux cortége. Il demandait également l'expulsion des étrangers.

Les débuts du corps expéditionnaire furent assez malheureux et les premières escarmouches tournèrent à l'avantage des rebelles. Le ministre de la guerre se décida, sur ces nouvelles, à prendre le commandement des troupes du mikado, et il partit avec son secrétaire d'État.

Les dernières nouvelles reçues par lettres du Japon annonçaient que les rebelles avaient

1874, des ambassadeurs japonais débarquaient au port de Fusan (Corée) et se disposaient à se mettre en rapport avec les autorités coréennes, à l'effet de conclure un traité de commerce. Ils avaient tout lieu de croire que cette négociation serait rapidement menée à bien; mais les malheureux avaient compté sans un obstacle imprévu. A peine les Coréens les virent-ils costumés à l'européenne, qu'ils poussèrent des cris de surprise et d'effroi et se refusèrent même, dans le premier moment, à les reconnaître comme Japonais. Bientôt, convaincus cependant qu'ils étaient en présence de leurs voisins, ils attribuèrent un changement de costume qui leur semblait si étrange à quelque victoire des Européens, dont la conséquence aurait été pour les Japonais l'abandon obligatoire de leurs anciens usages. Les ambassadeurs du mikado, fort surpris d'un pareil accueil, s'impatientèrent assez vite et demandèrent qu'on se mît incontinent à s'occuper du traité de commerce qu'ils avaient l'intention de proposer; mais ils ne purent rien obtenir et le gouvernement coréen se refusa formellement à discuter avec des commissaires vêtus à l'européenne.

L'affaire en était là, au grand désappointement des ambassadeurs, lorsqu'un des navires japonais en station au port de Fusan partit soudainement et se mit à relever une partie des côtes. Près de l'île de Koka, les marins japonais étaient occupés à faire des sondages, lorsqu'un fortin situé sur la côte leur lança une volée de coups de canon. Le commandant du navire japonais fit prendre terre à une partie de son équipage et se dirigea immédiatement vers le fort, qui enleva d'assaut et détruisit de fond en comble. Il revint ensuite vers le rivage, reprit la mer avec ses hommes et rentra à Nangasaki. Cet acte de vigueur fut diversement apprécié par les journaux japonais, qui se renfermèrent cependant sur ce point qu'une guerre avec la Corée était devenue à peu près inévitable. Le gouvernement, bien que désireux de venger l'insulte faite à ses nationaux, hésitait à se lancer dans une guerre qui pouvait le laisser désarmé contre ses adversaires de l'intérieur. Sollicité, vers la fin du mois d'octobre 1875, de déclarer la guerre au roi de Corée, il sut résister aux obsessions du parti noble, qui en eut pour un grand dépit et se mit à fomenter de nouvelles révoltes. Les daïmios profitaient d'ailleurs de tous les prétextes pour accroître le mécontentement des fanatiques qui regrettaient amèrement les anciens usages; c'est ainsi que l'échange entre la Russie et le Japon des îles Curiles contre les îles Sakhalin fut présenté par les adversaires du mikado comme une cession de territoire arrachée à la terreur qu'inspirait l'empire moscovite.

La révolte couva longtemps, entretenue par les réformes audacieuses entreprises sous l'inspiration des conseillers du mikado. Ces réformes lésaient nécessairement quelques privilégiés, mais étaient faites au grand profit du pouvoir central et aussi du plus grand nombre. Malheureusement, si, dans les villes, où se trouvent, au Japon comme ailleurs, une masse intelligente, on saisissait la portée des réformes et les avantages qu'en pouvait tirer le pays, dans les campagnes, où le fanatisme domine, on se révoltait à la pensée d'abandonner les vieux usages, et la crainte de l'inconnu faisait regretter le despotisme des daïmios. De plus, ces chefs dépossédés conservaient sur les populations ignorantes un reste de pouvoir moral et en usaient pour fomenter des troubles contre le pouvoir central et son nouveau agents.

En 1876, des révoltes partielles eurent lieu dans l'ouest de l'empire; elles furent assez rapidement comprimées. Mais, l'année suivante, les nobles du Sud, profitant du mécontentement que soulevait la perception des impôts sur la propriété foncière, organisèrent dans leurs landes un grand nombre de petits propriétaires, pillèrent les caisses publiques et menacèrent les agents du fisc.

Le centre de l'insurrection fut l'île Kiou-Siou, située dans le sud de l'empire. Le gouvernement central fit de grands préparatifs pour se débarrasser une fois pour toutes des rebelles; mais, soit qu'il n'eût point grande confiance en ses agents inférieurs, soit qu'il craignît la désertion de quelques-uns de ses généraux, il ne put procéder que lentement, et, quand l'armée régulière aborda l'île Kiou-Siou, les révoltés étaient nombreux et bien armés. A leur tête figurait le général Hiogo, celui-là même qui avait été chargé par le gouvernement du mikado de diriger l'expédition contre Formose. Cet officier, bien que comblé d'honneurs et de richesses par le mikado, s'était joint aux rebelles et réclamait le retour aux anciens usages, et notamment le droit pour les nobles de marcher armés de deux sabres et suivis d'un nombreux cortége. Il demandait également l'expulsion des étrangers.

Les débuts du corps expéditionnaire furent assez malheureux et les premières escarmouches tournèrent à l'avantage des rebelles. Le ministre de la guerre se décida, sur ces nouvelles, à prendre le commandement des troupes du mikado, et il partit avec son secrétaire d'État.

Les dernières nouvelles reçues par lettres du Japon annonçaient que les rebelles avaient